

Notre père a reçu au baptême le prénom d'Emmanuel, qui veut dire "Dieu avec nous". Notre mère s'appelle Marie. Et comme si cette sublime évocation ne suffisait pas, ses parents y ajoutèrent celui de Joseph. Comment, nés nous-mêmes sous de si bienheureux auspices, dans une réunion d'éternel Noël, n'avons nous pas formé une plus Sainte Famille ? Voilà qui ne peut s'expliquer que par la perpétuelle faiblesse humaine. Néanmoins, en bonne logique en avons-nous gardé un goût immédiat pour les étables, les boeufs et les baudets. Par delà les siècles la ferme du Peereboomveld a dû entendre l'appel des Bergers, le choc de leurs bâtons, le bêlement de leurs troupeaux. La crèche, nous l'avons tous placée, en pensée, quelque part derrière le potager familial, dans une odeur chaude de foin et de paille dorée.

Nos parents, à en juger par l'arbre de Jessé de la famille, descendaient d'une tribu sage et laborieuse. Généralement, quand on écrit l'histoire de ses Ancêtres, on y découvre quantité de traits glorieux, et d'autres que l'on passe sous silence, pour ne point effaroucher les jeunes esprits. Or nos ancêtres, tant du côté d'Ydewalle que du côté van den Peereboom, ne furent ni glorieux ni scandaleux. Notre famille fut remarquablement dépourvue de ces fripouilles de génie qui ont leurs portraits dans les dictionnaires. Nous portons en nous des hérédités agréables qui nous assurent des sommeils heureux et des inquiétudes saines.

Notre mère orpheline, élevée par une tante, notre père ayant perdu son père très jeune, nous avons connu, du temps passé, notre grand'mère paternelle et une grande tante maternelle.

1

2 -

Seules ces femmes charmantes et d'une charité débordante nous ont expliqué ce qu'était le bon vieux temps, celui où nos Parents, eux-mêmes étaient des enfants. Elles mêmes avaient été très éprouvées et nous ne les vîmes jamais qu'en noir, bonnets noirs, jais, ... à peine un ruban blanc sous le menton de notre grande tante. Jamais de notre grand'mère. Et toujours des parapluies, ou bien des ombrelles à franges de dentelles, aussi noires que les parapluies. Ces saintes veuves ne vivaient que pour le souvenir, dans le culte des Disparus, dont elles exhibaient les portraits mais dont elles parlaient peu, même au sortir des messes anniversaires, toujours entourées d'un cérémonial nombreux. On vénérât le Passé. On n'en parlait pas, sans doute pour ne point nous attrister par des évocations de deuils, de maladies, de cérémonies funèbres. Notre vie s'annonçait sous de souriants auspices, sous le signe de la richesse et de la stabilité. Le mariage de nos parents fut vraiment ce que l'on peut appeler une Alliance car c'était le temps où les Alliances tenaient encore, même en dehors du foyer conjugal. Il existe à Bruxelles une Impasse de la Fidélité. Il semble que toute notre famille s'y soit précipitée, avec allégresse, il y a longtemps, et n'ait jamais exprimé le désir d'en sortir. Le mariage de nos parents était voué au bonheur. On nous révéla, dix ans plus tard, que pendant ses fiançailles notre mère s'était acheté un chapeau de quatre vingts francs. Ce trait de prodigalité fut le dernier. Sa Tante et sa Belle Mère le considérèrent avec beaucoup d'indulgence, et presque de l'admiration. Pour plaire à notre père il n'était rien que notre mère ne risquât. Elle ne reculait devant aucun sacrifice. Nous ignorons le

prix que notre père paya son chapeau. Quatre vingts francs, pour un chapelier masculin, en 1898, était une cîme inaccessible. Sans doute, pour ne pas demeurer en reste, en acheta-t-il plusieurs.

De leur mariage tout le pays de Bruges et de Gand a gardé le souvenir. Mais, aux yeux de la foule, le grand évènement fut le retour de voyage de noces. Ce jour là tous les plus lointains cousins furent convoqués à la Bruyère, chez notre grand'mère, et les paysans décidèrent de dételer, à l'entrée de la grande avenue, leur landau. Xavier, le cocher alsacien, le prit de bonne part. Les hommes du "Veld" avaient déjà pour notre père une affection vraie et profonde, parcequ'il était l'un des leurs et savait leur parler. Cette affection, chez les ruraux, les forestiers surtout, n'éclate que tous les vingt cinq ans. Mais alors elle éclate bien. Nos parents en surent quelque chose. Pour dételer et traîner cette berline, des hommes étaient venus de partout à la ronde, et ils s'amusaient follement.

C'est que notre père, à trente ans, était déjà un homme des bois, il a la passion de planter, le bel amour du sapin et du hêtre, la fierté farouché du lopin qu'il a lui-même débroussaillé. Patriarche et défricheur, il fait jaillir les taillis de chêne vert là où il n'y avait que fougeraies et tourbières. C'est pourquoi nous aimons tous à nous dire hommes des bois, avec fierté, et aussi une petite pointe de vanité car si, entre d'Ydewalle nous ne détestons pas de nous moquer de nous-mêmes, nous montrons une atrabilité particulière à l'égard de ceux qui se moquent de nous.

L'entrée triomphale à la Bruyère fut le digne début dans

la vie conjugale de nos parents. Il leur restait à se trouver une terre à eux.

Le plus cher désir de notre grand'mère était de garder ses enfants le plus près possible d'elle. Et comment ne pas évoquer ici cette personnalité extraordinaire qui, dans cette Bruyère de Saint André, s'implanta, elle qui n'en connaissait ni la langue ni les moeurs, au point d'y fonder une dynastie innombrable et puissante ? Veuve jeune, née à Lille, élève du Sacré Coeur de cette ville, son âme était demeurée telle que l'avait faite une éducation spirituelle, admirable. Pour les tumultes du temps présent, je pense bien que ses lectures ne dépassaient pas le Bulletin paroissial de Saint André à Lille. Mais pour la vie de l'âme son entendement était infini et ses propos emplis d'une sagesse et d'une expérience proprement thérésiennes. Car à défaut de livres de comptes et de livres profanes, elle avait les Livres Saints. Par elle entra chez nous ce que nous appellerons le Christianisme joyeux, car elle avait le sourire et même le fou rire généreux. Notre province entière entourait d'une curieuse vénération cette dame au verbe piquant et qui achevait impeccablement ses phrases. Sans doute ne perçut-elle que difficilement les différences fondamentales qui séparaient la doctrine de M. Woeste de celle de M. Beernaert, sujet ordinaire de tant de conversations. Mais elle avait l'intelligence du coeur. Un seul, parmi nous, a gardé d'elle son péché mignon, le goût d'écrire. L'unique grand'mère que nous connussions avait la manie, le soir, de s'établir devant un encrier, un porte-plume et une rame de papier, et elle écrivait d'un jet, sans une rature, la chronique de la journée, à ses en-

5.-

fants, à ses proches et à ses innombrables amis. A proprement parler c'était une journaliste. Le Ciel permit que parmi ses vingt quatre petits enfants, un seul fut atteint de cette redoutable contagion. Les autres, de santé plus robuste, y résistèrent victorieusement et quelquefois même en triomphèrent sans combat.

Nous disions qu'elle voulait ses enfants près d'elle. Aussi nos parents s'établirent-ils au bout de son jardin, dans un autre jardin. Notre oncle Stanislas fit comme eux. Notre oncle André fut très loin, aux Trois Rois de Beernem, à trois lieues, ce qui ne laissa pas d'inquiéter. Quand à notre Tante Marie-Thérèse, à peine mariée à un brillant député d'Anvers, sa mère fit tant pour la ramener à La Bruyère que, pour finir elle y passa la moitié de l'année, ou au moins cent soixante cinq jours par an. Ceci permettait à notre Grand'mère de lui écrire deux cents fois pendant les deux cents autres jours. Cela faisait chaque année deux cents longues lettres serrées, aux lignes doucement inclinées, et qu'elle croisait ensuite d'autres lignes. C'était son édition du soir. Et comme si ce n'était pas assez elle y ajoutait encore, le lendemain, une espèce d'édition du matin. Puis notre Tante revenait au logis, ce qui permettait à sa mère d'écrire à son aise à ses soeurs, à ses amies, sans aucune négligence, et toujours en allant jusqu'au bout de ses phrases.

Notre grand'mère paraissait s'entendre d'autant mieux avec ses belles filles et son gendre qu'elle leur prodiguait intarisablement les compliments et les traits d'amabilité les plus heureusement agréables. Or ces traits étaient sincères. Personne n'a

3

pu la prendre jamais en flagrant délit d'insincérité. Nos jeunes esprits gardèrent de ce temps un pli remarquable, celui de la confiance. Tout au long de notre vie nous avons vu des dames multiplier les traits de ce genre, même à l'égard de leurs brus et de leurs gendres et cette générosité était souvent pareille aux sépulcres blanchis. Ajoutons que les hommes, à cet égard, ont souvent dépassé les dames. Notre grand'mère disait la vérité, sans ménagements, et toujours pour faire plaisir. Aussi ses enfants habitaient-ils des jardins au bout de son jardin.

L'horticulture occupa les journées de notre mère comme de notre grand'mère, au moins autant. Notre hiver se passait à Gand. Tous les quatre ans l'horticulture internationale s'y donnait rendez-vous. Et c'étaient des commentaires infinis sur les aspidistras, les cathléas et autres merveilles du monde végétal. Les seuls mots grecs que ces dames employassent furent toujours des noms de fleurs, à commencer par le rhododendron. Pour le latin elles s'en tenaient au latin d'Eglise, ce qui leur évita tous les barbarismes du latin de cuisine. Ah, nous avons été très bien élevés.

+

+

+

L'exode annuel vers Gand suscitait, naturellement, de copieux commentaires. Un changement de maison, c'est toujours un petit choc psychologique. On ferme une porte à clef, la petite porte blanche du jardin. On dit adieu aux écuries, au chenil, au poulailler. Déjà quelque chose s'achève. Le jardinier sourit, d'un air dégagé. Demain il n'apportera plus de légumes à la cuisine.

Les facteurs sont prévenus, le facteur Gustave du matin, le facteur Odilon de l'après-midi. Ils ne viendront plus, embaumant le cuir, le buvard humide, l'encre, bavarder intarissablement à la cuisine, devant un verre de bière. Ces verres de bière à la cuisine, ce fut sans doute le seul abus que nos parents tolérassent jamais sous leur toit. Le mot coulage était proscrit à Saint André et ne fut jamais évoqué que pour d'inoffensifs tonneaux. Bref, le facteur congédié, le jardinier renvoyé à ses chrysanthèmes et à ses choux, nous partions comme les hirondelles, pour d'autres cieux. Un charretier de la Porte maréchale, au long nez illuminé, avait conduit une tapissière, à grands coups de fouets, jusqu'en haut du raidillon du Peereboomveld et puis il était parti par la route, poussant devant lui un colossal cheval blanc au collier chargé de sonnettes. C'était notre linge qui s'en allait, de cabaret en cabaret, par petites étapes, vers Gand, la grande ville. Nous mêmes montions dans le train à la gare gothique de Bruges et alors commençait un singulier enchantement. Le train traversait la campagne, quittant les routes, coupant à travers les prés, les potagers, les champs de navets, sans demander la permission, frôlant le dos des maisons, admiré des vaches immobiles, salué par les roquets agités, considéré par les ménagères. Seuls les poulets paraissaient n'y prêter aucune attention. Notre cortège de wagons arrivait ainsi, de l'Ouest, à Gand Sud, appelée ainsi parce que c'était la gare de l'Est, ce qui troubla définitivement un sens de l'orientation qui s'esquissait plus ou moins en nous. Nous arrivions enfin rue Haute, une rue populeuse et basse, près de la Place du Marais, proche de la rue de la Caverne. Ni hauteurs,

ni marécages, ni cavernes dans ces régions. Il fallait en prendre son parti. En revanche quel éblouissement nous procurait la haute façade d'un riche hôtel particulier, surmontée d'une mappemonde bleu indigo, colossale. Et avec quel enthousiasme considérions-nous les panneaux de publicité des palissades. Le valet de chambre, à gilet rayé, fumant benoîtement, assis dans un large fauteuil, les cigares du maître. Ou bien le danseur en pourpoint vert, pédalant dans le vide, crachant du feu, un paquet d'ouate thermogène sur la poitrine. On trouvait ces images là, hautes de quatre mètres, au quai au Bois, près du quai des Violettes, des endroits où nos yeux cherchaient en vain des Bois et des violettes. Heureusement il y avait le cigare fumant et l'ouate thermogène. Car la beauté des villes n'éclatait à nos yeux qu'avec les cathédrales. Nous étions des enfants des champs.

Une façade était-elle harmonieuse ? Un clocheton élégant ? Nous nous en préoccupions si peu. En revanche un boeuf, un cheval, un mouton, un arbre, un dahlia, un bosquet de rhododendron pouvaient nous plonger dans l'enchantement. Aussi quel régal que la lecture de la Bible. Quand notre gouvernante nous en faisait déguster les morceaux nous vivions dans un monde enchanté de pâtres rous et de troupeaux blancs. Notre père était lui-même un jeune patriarche, qui possédait des vaches, des chèvres; des porcs. Il nous eût impressionné bien davantage s'il avait cheminé dans la vie à la tête d'un défilé bien plus nombreux d'animaux domestiques. Pouvoir prononcer : "Papa possède mille béliers, cinq cents génisses, quatorze cents volailles grasses... quarante chevaux, cent ânesses dociles..." O, Saint Livre de Job, que ne

décriviez-vous les annales du Peereboomveld, terre de Chanaan, de nos premières années, chataîgniers géants, noyers, mélèzes, royaume des fruits monstres, à côté d'une abbaye qui sentait bon la résine. L'étude de l'Ancien Testament, dans ce climat, devenait si facile et le Livre de Ruth pouvait si bien se dérouler sur les glèbes, entre la Chartreuse et le "Trutselaere". Les blés, les récoltes, le cri des troupeaux d'Abraham, notre respectable institutrice n'avait nulle peine à les évoquer pour nous, sous la lampe à Gand. Nos mois de Saint André nous avaient familiarisés avec tout le détail de la vieille, vieille épopée patriarcale...

C'était si agréable, une enfance chrétienne à Saint André. Il n'en coûtait nul effort. Nous apercevions le vieux M. van Ockerhout, pareil à un boyard, conduisant son dog-car à travers bois, avec son groom, René, un serviteur au profil circassien, barré d'une moustache noire formidable. Et le grelot annonçait doucement comme une clochette d'église, l'arrivée prochaine du maître, à l'entrée des fermes. M. van Ockerhout avait appris le catéchisme et fait sa première communion à Rome, des mains d'un cardinal, d'un Prince de l'Eglise. Il s'était rendu à la Ville-Eternelle en diligence, et l'infortuné successeur de Saint Pierre lui avait parlé, l'avait appelé "mon cher enfant" au débatté, à la descente d'une berline à quatre chevaux, tous fouets claquants. Qui nous eût dit que Marie Jeanne épouserait un jour le petit fils de ce monsieur ? C'eût été à peine croyable. Mais le Veld de Lophem et Saint André en avaient décidé ainsi. Mais n'anticipons pas et achevons notre séjour à Gand.

Nous y étions ramenés par la présence de notre Grande Tant

la Tante de notre mère. Dans son hôtel de la rue des Foulons, N° 11, à côté des colonnes doriques de l'Université, quartier élégant proche de la Place d'Armes, elle menait une existence toute entière consacrée aux bonnes oeuvres et plus spécialement aux Ecoles Gardiennes. Au coup de sonnette du plus jeune d'entre nous, la lourde porte cochère vibrait, la femme de chambre Octavie venait nous ouvrir, en tablier blanc, bientôt suivie de la cuisinière Jeannette, en tablier bleu, comme il se doit.

Halte dans le grand vestibule blanc. Halte au porte manteau, pour ôter et poser paletots et gants. Gand était un endroit spécial, sans arbres, même au Quai au Bois, et où il convenait de mettre des gants. Alors l'escalade de l'escalier blanc commençait, avec un nouvel arrêt au palier, où une haute glace nous renvoyait nos traits. C'était l'occasion d'y faire quelques grimaces que la dite glace nous renvoyait, grandeur nature, avec une aimable complaisance. La deuxième série de marches franchie nous étions enfin admis à frapper à une porte fragile, jaune, légère. Tout sentait l'encaustique et le fond d'armoire bien verni. La porte s'ouvrait. Notre grande Tante nous recevait devant son écritoire assise sur un tabouret de piano et, à notre approche, pivotait sur place, avec un sourire chaleureux, parfaitement angélique. Alors seulement notre mère nous rattrapait, posait son sac, le cercle se formait. Nous nous précipitions à la fenêtre, les coudes posés sur le bourrelet, pour considérer dans "l'espion" le tableau de la rue, les équipages, le laitier, le vieux voisin à cravate blanche, la folle Sophie, l'agent de police échappé au revolver d'un nihiliste russe, tout ce qui faisait la vie d'un chef-lieu

1.3.-

de province au temps de M. Beernaert et de M. Woeste. Puis venaient les caramels, sortis d'une boîte de fer blanc curieusement illustrée. Puis les albums d'images, bien alignés à côté de la collection du "Bien Public", sous les intarissables volumes de Lamartine, de Barante et Fontane, et sous "L'Histoire du Consulat et de l'Empire" de M. Adolphe Thiers. Notre défunt Grand Oncle avait compté parmi les fondateurs de la "Revue Générale" et il avait fait, en bon humaniste, un stage à Paris, en Sorbonne, et au pied de la chaire des plus grands maîtres. Sa bibliothèque en gardait l'indéfectible empreinte. Notre Grande Tante, au sourire toujours radieux de charité, quittait, toute raide, son pivotant piédestal et s'allait asseoir avec notre mère, dans un canapé pelucheux. Tout était Louis Philippe et Sulpicien, parlementaire et respectable, dans cette maison accolée à une Université.

Cette visite durait une heure. Nous revenions ensuite rue Haute, en bon ordre, et quelquefois en hâtant le pas, à cause des ponts, les ponts qui tournaient sur eux-mêmes comme le tabouret de notre Grande Tante. Tout l'hiver, travaux et jeux, passait ainsi. Marie Jeanne, Charles et Xavier, nous succédant de deux en deux ans, y avons vécu, malgré cette différence d'âge, en trio heureux et y avons, par un étonnant concours de circonstances, fait notre première communion ensemble, à la fois, un même matin radieux

IIe P A R T I E.
- - - - -

La maison du Peereboomveld s'appellait un château. On se demande pourquoi ce vocable guerrier pour un bâtiment sans créneaux ni machicoulis, douves ou donjons. Mais c'était la mode à l'époque 1900, très influencée par les grands restaurateurs Viollet-le-Duc et Bethune d'Ydewalle. L'Histoire rendra justice à ces artistes dont les nobles fabrications, se mirant dans des étangs, charmèrent nos enfances.

La Bruyère de notre grand'mère était un vrai château, avec une tour et une girouette, et notre oncle Stanislas construisit, de notre vivant, une imposante demeure, avec un donjon, en style Tudor, au moment précis où les pères Bénédictins édifiaient à Zevenkerken leur cloître à l'italienne.

Le Peereboomveld était en fait, ce qu'au XVIII^e siècle on appelait une Folie. Mais nul ne songea, dans la famille, à l'appeler par son nom, car nos parents étaient admirablement dépourvus de cette fausse qualité qui consiste à accomplir des choses remarquables que l'on regrette ensuite.

Le Peereboomveld s'appellait un château. Mais c'était à nos yeux, comme le nom l'indique, un verger. Or notre mère vénérât d'un amour particulier la maison de notre oncle Van den Peereboom, près d'Ypres, au Freezenberg. Nous y fûmes quelquefois tout petits. On y rencontrait quantité de cousines germaines de notre maman, toutes jeunes, avec des chignons. Les salons étaient parfumés. Il y avait du champagne glacé dans des flûtes. C'était Merveilleux, ce mont des fraises.

Quelquefois, passant la frontière, nous allions à Liévin où tout parlait de Bon-Père Aronio, où à Blandecque, où chacun parlait de Bon-papa van den Peereboom, personnages mythiques, nés sous Napoléon, morts sous Waldeck Rousseau, personnages historiques tout de même, puisque leurs portraits souriaient sur les cheminées et que les grandes personnes parlaient d'eux, citant force anecdotes amusantes. Les parents des parents de nos parents sont des personnages dont, à quelques mois près, nous eussions entendre les voix, au Peereboomveld et au Freezenberg.

Les poires et les fraises! quelle consommation en fîmes-nous dès les plus jeunes années. Nos parents ne nous léguaient pas de folies, mais de vigoureux estomacs et nos stations sous cerisiers ou dans les serres à vignes furent des hommages aux beaux trésors du Bon Dieu. Le temps des cerises à Saint André, revenait toujours à point nommé, mais précédé de tout un calendrier de groseilles, de framboises, et suivi de raisins, de pêches, de poires. Notre Oncle Stanislas dû créer de toutes pièces un potager et nous l'en plaignîmes sincèrement, car il lui fallut plusieurs années pour cueillir ses propres pêches, tandis que notre grand'mère, à la Bruyère, dans son château rose aux ardoises bleues, avec sa chapelle surmontée d'une girouette, ... auquel prestige était le sien!. La mère de notre père!. Et elle l'était supérieure en toutes choses. Ses rhododendrons étaient plus beaux que ceux de papa, ses raisins étaient plus gros, ses pommes plus parfumées, ses sapins plus grands, ses pêches plus veloutées, ses fraises plus précoces, ses tableaux plus anciens et, comble de la logique, ses poires étaient plus juteuses que celles du

Peereboomveld lui-même.

Tout naturellement aussi elle était plus proche de l'Abbaye. De la route au château de notre grand'mère deux avenues plantées d'arbres conduisaient : l'une dite petite avenue (qui était aussi grande que l'autre) allait aux écuries et au potager; l'autre, dite grande avenue, allait droit à l'étang et au château. Enfin, tout naturellement, il y eut une troisième avenue, celle de l'abbaye. Toutes trois prenaient leur départ à l'auberge du "Watermolen" source prosaïque, départ profane vers deux maisons où vraiment, soufflait l'esprit divin. Chez notre grand'mère on était dans le siècle, A l'abbaye on vivait par delà les siècles, avec les moines d'occident d'abord, d'Orient ensuite, et d'Extrême-Orient, mais tous s'appelaient Théodore, Gérard Ildefonse, et nous ne leur connaissions pas d'autres noms, tant nous était familière cette patrologie bénédictine. Quelques fois nous apprenions qu'un père s'appelait Lefèvre ou de Cocquéau, dans le monde. Mais qu'importait le monde, à des enfants comme nous, à qui le parfum de l'encens était aussi familier dans l'église que celui des pommes dans les greniers ? Vraiment nous avons été des petits chrétiens du VI^e siècle, du temps de St.Omer et de St.Amand, enfants des bois, hirsutes, crédules, sincères, amis des bêtes, familiers des étables et des chapelles. L'abbaye nous tenait bien. Mais nous pensions la tenir. Elle était à nous et nous faisons des incursions dans ses vergers, chascurs de Reines-Claudes et de Court-pendues, sans plus de vergogne que chez notre grand'mère. A la fête Dieu les moines et leurs oblats défilaient solennellement, entre les rhododendrons, sur un tapis de sable brûlant

en chantant :

Veni, Veni de Libano

Veni, Veni ut coronaberis

Et cette terre de Saint-André où nos parents nous conduisaient, aussi recueillis que nous, c'était vraiment une Terre Sainte.

Il est bien remarquable que, tous les six, nous ayons choisi pour époux et épouses des êtres que Saint-André prédestinait. Karl van Caloen est le propre petit fils de ce M. van Ockerhout qui, il y a bientôt cent ans, jouait, le jeudi après-midi, au Peereboomveld. Oui, il y jouait aux barres et à cache-cache parce que le Peereboomveld était, il y a à peine un siècle, un pensionnat où un monsieur élevait des gamins et sa femme élevait des demoiselles. Karl épousa Marie-Jeanne parce que c'était dans la logique des sapins, des bruyères et de l'histoire. Lophem et Saint-André contractaient là une alliance que déjà la carte mystique du pays avait enregistrée. Charles avait aperçu Georgette, un jour, debout sur une table, chez les Petites Soeurs des Pauvres de Gand, un jour où les enfants servaient aux vieux et aux vieillards un goûter de couques aux corinthes. Georgette avait sept ans. Elle épousa Charles deux fois sept ans plus tard et aima Saint-André tout de suite comme une mère patrie et la nouvelle madame Charles d'Ydewalle témoigna très vite comme la précédente d'un amour curieusement exclusif pour la religion chrétienne et pour la langue française. Xavier épousa la sainte règle de Saint Benoît au bout du jardin. N'était-ce pas également logique ? Joseph épousa Louise Marie van Caloen. Décidément nous manquons prodigieuse-

ment d'imagination. Et le pire c'est que, à l'instar de nos parents et grands parents, nous ne nous en plaignons pas. Sans doute, nos arrière petits enfants, en étudiant leur arbre généalogique, diront-ils : "Mariages arrangés ! combinaisons de Révérends Pères et de parents bénévoles. Alliances intéressées que celles-là, ou résignées." Mais non, et c'est là le plus curieux. Il ne faut le concours d'aucune douairière pour que Pierre épouse la nièce du gouverneur de la Flandre Occidentale et d'aucun Abbé mitré pour que Marthe fut choisie par Jacques. Au contraire. Nos parents ont tenu toutes ces vocations, même celle de Xavier, pour d'inquiétantes initiatives et ne s'y sont raillés que lorsque vraiment ils y ont reconnu l'appel d'En Haut. Les plus vagabonds d'entre nous, africains ou journalistes, reviennent toujours à Saint-André ! La Poste a soin d'ajouter "par Lophem", ou "lez Bruges" pour se conformer à tous nos goûts. Les guerres et les emprisonnements peuvent se prolonger. Il arrive toujours un temps où nous franchissons la grille rouge, longeons l'étang, traversons la pelouse, rangeons nos bicyclettes contre un châtaigner et pourrons la petite porte blanche, dans les touffes de vignes vierges. C'est l'éternel retour.

Les pas, au Peereboomveld, font un bruit spécial, métallique et sonore sur les marches de fer de l'escalier de la cuisine craquant et chantant sur celles du petit escalier, dansant, musical, et étouffé sur celles du grand. Nous savons comment le jardinier claque la petite porte en apportant les légumes, et le mont-plats apporte le café et les tartines avec plus ou moins d'élan de chaleur suivant l'âge et les dispositions d'esprit de la cuisinière.

nière. Nous savons que notre père se mouche au vestiaire, à l'entrée, en montant les deux marches dallées, et que le soir, il laisse tomber ses bottines, une à une, sur le plancher de sa chambre, avec un bruit de bombes. Nous connaissons les portraits à perruques poudrées de la salle à manger, et l'arrière grand-père l'habit rouge, l'habit vert, l'habit noir et notre propre grand-père, avec son grand manteau de gentleman campagnard, le grand-père dont on ne parlait jamais, car il était mort si jeune que nul n'avait recueilli ses propos, au contraire de Bon Père Aron qui était son beau-père, mais qui lui avait survécu pendant trente ans, et sur qui les anecdotes abondaient. Notre grand-mère Annie de Romblay et son père entreraient un de ces jours au salon de Saint-André que la chose nous semblerait toute naturelle et que la conversation reprendrait où nous l'avons laissée. On ne serait pas gêné.

- - - - -

Tel est le grand bienfait de la longévité : celui de laisser une image. Nos parents eussent-ils fêté seulement leurs noces d'argent que leur rôle dans nos vies eut été certainement moindre. Cinquante ans de présence patriarcale, il y a là un air de majesté historique, mais aussi beaucoup d'action sur les âmes. Vingt et quelques petits-enfants sont venus compléter la couronne familiale du Père reboomveld. Garçons et filles ont fait les mêmes tas de sable, traîné les mêmes charrettes, maraudé les mêmes cerises, amené des chiens, hélé des moutons jusqu'à l'heure inévitable de la pluie onnée ou crachin, quand chacun se précipite dans la vérandah vitrée, cette vérandah aux ressources inépuisables, toujours accu

lante aux jouets, aux manteaux mouillés, aux parapluies ruisse-
lants, comme aux longues parties de cartes, de nain jaune ou de
devinettes. Quelque fois nos cousins germains de Tudor, des Trois
Rois ou de Ramsdonck, mariés à leur tour, venaient nous y retrou-
ver, et leurs enfants y jouaient de la même manière, se bouscu-
lant avec un pareil entrain dans cette vérandah, vaste hall vitré
sans style accroché à une maison qui elle en a beaucoup. La Folie
du Dix Huitième siècle n'a été folle que là, dans cette galerie
remplie de corbeilles de fleurs et d'armoires à jouets. Un seul
sur les vingt et un nous a quittés, abandonnant les jeux de la
vérandah. Il s'appellait Jean François. Mais il est allé au ciel
tout de suite.

Ces cinquante années de la vie d'une famille déconcertent
parcequ'elles laissent une impression d'inchangé. Il paraît que
les troncs des hêtres pourpres du Peereboomveld ont grossis, de-
puis quarante ans que nous les connaissons, mais nous n'y pensons
pas. Quand nous étions petits, ces arbres nous paraissaient si
énormes !! La distance de la maison à l'écurie, c'était quelque
chose de considérable. Le cri de la fermière Eugénie, le soir,
rappelant les vaches, semblait venir d'un très lointain, très
lointain Far West, ou des bouviers poussaient leurs bêtes dans
des kraals. Le chemin creux du potager, sombre, tordu, encaissé,
empli de surprises avec son talus chargé de fougères, quel paysa-
ge shakespearien, quelle grotte pour les nains de Blanche Neige.
C'était là que l'on voit les troncs de châtaigniers les plus tor-
dus, les plus contorsionnés, les plus Japonais. Un Robin des Bois
pourrait camper confortablement dans leurs ramures.

C'est tout cela, le décor de la vie, de cinquante années consacrées à nous, les enfants. Ce qui le prouve, c'est que, au contraire des portraits d'ancêtres les portraits de nos parents ne nous ont jamais intéressés beaucoup. Est-ce qu'on s'intéresse aux portraits des vivants ? Peut être aussi le pinceau de l'artiste qui fixa leurs traits pour l'avenir ne recontra-t-il pas notre entier assentiment. Nos parents nous ont toujours offert du si bon pain, fait chez eux. Nous en avons gardé une certaine répugnance pour les croutes. Peut-être les portraitistes familiaux feraient-ils mieux en s'inspirant de l'exemple des Arabes qui proscrivent la représentation du visage humain et la remplacent par des motifs empruntés aux plantes et aux fleurs. Dans ce cas, nos parents passeraient à la postérité sous forme de chrysanthème et d'hortensias bleus pour maman, de mélèzes et d'épicéas pour papa. On pourrait même les varier suivant le rythme des saisons, de toutes les saisons de leur noble vie, dont l'automne, en se prolongeant, atteint la grande apothéose que nous fêtons.

Mais nous aimerions plutôt figurer tous ensemble sur un polyptique, à la manière des anciens Flamands. En cortège, nous irions vers une crèche, dans un décor très Peereboomveld - tilleuls, maronniers, douglas, hêtres, plates-bandes - précédés de nos parents et suivis de nos enfants, chantant des cantiques et portant des cierges, en nous bousculant un peu, comme nous avons toujours fait, sans ordre et sans alignement, mais finissant toujours par nous retrouver, après une joyeuse dispersion. Nos enfants complèteraient de leur tumulte, ce défilé chatoyant où nous même apporterions les fruits de nos travaux, fruits de la terre,

bois et arrêtés, livres et tableaux, maisons bâties par Karl, foules nègres évangélisées par Xavier. Naturellement les chiens, les moutons et les volailles occuperaient une place imposante dans ce déploiement où l'étang de Saint-André serait remplacé par la Fontaine de Vie des grands classiques. Alors, avec une infinie dignité, nos oncles et tantes avec nos cousins et nos cousines apparaîtraient, les Disparus, du haut du ciel, protégeant les survivants. Enfin les fermiers, locataires de tant d'hectares dispersés au soleil, à Hautem Saint Liévin, Zillebeeke, Mont Saint Amand, Meetkerke, et à Ydewalle, petit patelin perdu en terre zeelandaise, hameau sans histoire, que les cartes de tourisme ne mentionnent pas, mais que nous cultivons toujours en esprit parce que nous en promenons le nom sur les grands chemins. Les fermiers, jardiniers, cochers nous suivraient le baton à la main, et le paysage en s'éloignant, se peuplerait de granges flamandes, de longs fossés bordés d'ormes courbés par le vent, de moulins, de chapelles, de chaumes où les perdreaux prennent leur envol.

Enfin, nous voudrions, parce que tel est notre souhait en ce jour magnifique, que nos parents aient sur leurs prie-Dieu, un psautier ouvert, et l'index, comme chez Memlinc, posé sur un texte saint. Ce texte sera celui que chantait le vieillard Siméon "Nunc dimittis"... Et le choeur des enfants et petits enfants chanteraient :

"Te Deum laudamus..."



